

Jalousie [suite]

Autor(en): **Prévost, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **13 (1945)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569106>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

„Je pleure, je brûle, je me consume, et mon cœur se nourrit de sa peine....
Toi, qui m'a pris la joie de vivre
dit-il ailleurs à Cavalieri.“

A ces poésies trop passionnées, „le doux seigneur aimé“, Cavalieri, opposait sa froideur affectueuse et tranquille. L'exagération de cette amitié le choquait, en secret. Michel-Ange s'en excusait :

„Mon cher seigneur, ne t'irrite pas de mon amour, qui s'adresse seulement à ce qu'il y a de meilleur en toi, car l'esprit de l'un doit s'éprendre de l'esprit de l'autre. Ce que je désire, ce que j'apprends dans ton beau visage, ne peut être compris des hommes ordinaires. Qui veut le comprendre doit d'abord mourir.

Et certes, cette passion de la beauté n'avait rien que d'honnête. Mais le sphinx de cet amour ardent et trouble, et chaste malgré tout, ne laissait point d'être inquiétant et halluciné.

JALOUSIE

(Suite de la nouvelle de Marcel Prévost „Nimba“)

Ce cri d'égoïsme fut si sincère que Ludo, surpris, en fut touché. „Donne-moi un soufflet sur la même joue, sur les deux joues...“ reprit le Génois. Tiens...

Il tendait la joue. Ludo souleva sa main droite, puis la laissa retomber.

„Je ne peux pas!...“ fit-il.

L'émotion de leur amitié, qui avait terrassé Navoni aussitôt avoir frappé son camarade, l'étreignit à son tour. Les larmes remontèrent à ses yeux et il se mit à sangloter, laissant sa main à Navoni.

„Ah! fit-il, brusquement irrité contre la vraie cause de leur querelle... Qu'est-ce qu'elle a donc dans ses yeux et dans le sang, cette gueuse, dont les portefaix de Florence ne voudraient pas?“

„Crep! la sorcière!“ répliqua Navoni. „Moi, je te la laisse. Je te jure que je ne la verrai plus jamais... jamais... Ça ne me privera guère. Est-ce que tu crois que je l'aime, par hasard?... Non, ce n'est pas cela qui me tourmentait... c'est autre chose... c'est...“

Il s'arrêta, ne sachant plus, avec ses mots ordinaires de soldat, expliquer le conflit bizarre qui le déchirait, cette jalousie qu'il avait à la fois de la métisse et de Ludo, et du plaisir que chacun donnait à l'autre.

„Oui, il y a autre chose“, murmura Ludo, buté au même coin obscur de sa conscience.

Le soufflet était oublié, et le duel. Assis l'un près de l'autre sur le lit défait, ils causaient à voix basse comme deux complices qui méditent une entreprise commune.

„Revois-la comme il te plaira“, dit Navoni. „Moi, je te jure que je n'irai plus.“

Mais Ludo secoua la tête: „Tu le crois pour le moment... Demain tu y retourneras... et tu me hairas encore.“

„Ah!“ fit Navoni, „pourquoi ne l'a-t-on pas fusillée le jour où on l'a prise, la première fois, dans le camp, vendant du vitriol aux ascaris?“

Ils se turent et se regardèrent, puis baissèrent les yeux, comprenant que la même pensée leur traversait l'esprit en même temps. Ils ne se la dirent point; et, tacitement, ils s'accordèrent pour ne plus parler de Nîmba. A la colère, à l'émotion aigue et douloureuse, succéda pour tous les deux une joie intense de se retrouver amis. Leur précieuse fraternité, qu'ils avaient cru morte, vivait donc! Ludo ne sentit pas plus sur sa joue la brûlure du soufflet que le gamin ne se rappelle, l'instant d'après, au collège, le coup de poing d'un camarade. Navoni, débordant de joie d'être pardonné, d'avoir à ses côtés son Giuseppe d'avant, riait et pleurait, avait envie de danser, d'embrasser Ludo... Ils parlèrent gaiement de ce qui venait de se passer entre eux...

„Où as-tu trouvé ce chien jaune, demanda Ludo, ce basset extraordinaire que tu as amené avec toi? As-tu vu comme il s'est défilé tout de suite dès que la conversation a chauffé? C'est un cabot pacifique....“

Et Navoni, riant aux éclats, ramassa les deux morceaux de flûte tombés par terre, y souda le troisième, essaya un arpège qui mouvent dans les éclats de rire.... La nuit s'avancait. Il n'y avait plus de lune dehors, tout le camp plongeait dans l'ombre, et les deux officiers veillaient encore. Depuis si longtemps ils n'avaient pas eu de véritable causerie! Ils parlaient d'autrefois, de l'école, de leurs vacances en commun. Ils rappelaient les souvenirs de la garnison de Pérouse. Puis la grosse préoccupation du moment les reconquit: la campagne. Braves tous les deux, avides tous les deux d'aventures et de changements, ils souhaitaient la marche en avant, la bataille qui les délivrerait de cette station interminable, de ce métier de douaniers où ils avait failli perdre, dans l'abêtissement de leur inaction, ce qu'ils avaient de plus précieux au monde: leur amitié.

Quand ils se décidèrent à dormir, ils ne purent se quitter. Ils dédoublèrent la couchette de Ludo et s'étendirent proches l'un de l'autre, se tenant la main....

*

LA FIN DE NIMBA

„Giuseppe!“ dit Navoni, mettant son cheval au pas. Ludo sortit d'une rêverie profonde et le regarda.

„Giuseppe“, reprit Navoni, „n'est-ce pas que nous ne nous quitterons jamais et que jamais nous ne nous querellerons plus?“

Ludo sourit sans répondre. A le voir si calme, tandis que lui-même souffrait d'un tel trouble, Navoni fut mordu par la jalousie.

„Il pense à elle, encore...“ se dit-il. „Quand nous serons revenus au camp, il ira la voir, ou bien il donnera l'ordre de la laisser entrer.“

Aussi clair que ce jour fantastique qui les environnait, Navoni vit dans le coeur de Ludo. Oui, tant que cette petite vivait, passerait

entre eux, toute réconciliation était vaine. Il en était sûr, bien sûr. Deux fois déjà ils s'étaient crus réconciliés, et puis... La sorcière! ... s'il la tenait là, en ce moment, pour lui briser la tête comme à un serpent...

„Oh! regarde, Alberto!“

Ludo arrêta son cheval, surpris et séduit, comme Navoni l'avait été quelques jours plus tôt, par la découverte soudaine du camp d'Adi-Garo, étagé sur le contre-fort des montagnes prochaines. En face de ce panorama singulier, les officiers rangèrent côte à côte leurs montures. Ils étaient bien à une lieue et demie du camp; à vol d'oiseau, on eût cru le toucher. On voyait mieux qu'en plein jour, grâce à l'absence de brume et à la blanche fixité de la lumière, les toucouls, les tentes, les batteries, et aussi les groupes d'hommes autour de petits points à peine rougeâtres qui étaient des feux.

„Comme c'est beau!“ murmura le Siennois.

Un silence d'enchantement les environnait; les chevaux eux-mêmes respiraient doucement, l'oreille tendue, semblaient, parmi cette clarté de rêve et cette immobilité des choses, guetter le premier frôlement qui troublerait la quiétude du paysage.

Soudain, une grêle sonnerie de clairon éclata au loin, amincie par la distance comme la voix d'un harmonica. Les chevaux dressèrent la tête; hennirent doucement.

„Qu'est-ce que c'est?“ fit Ludo.

Il parla bas, comme si ces rochers, ces buissons, ce ciel de cristal l'épiaient.

„On sonne le rassemblement“ murmura Navoni aussi à voix basse. „Passe-moi ta lorgnette.“

Ludo rendit à son camarade la jumelle de campagne qu'il portait sur les fontes de la selle, Navoni regarda puis la rendit.

„J'y vois moins bien qu'avec mes yeux“, dit-il.

Une soconde fois la sonnerie du rassemblement s'égreña dans l'espace. On eût dit d'un très petit bruit, d'un bruit de joujou, jailli de tout près...

Du mouvement se percevait maintenant dans le camp tout à l'heure immobile. Quand les fourmis noires qui étaient des soldats traversaient les longues ombres portées des roches ou des batteries, elles devenaient invisibles; l'ombre franchie, elles reparaissaient toutes baignées de lumière, lumineuses même, portant sur leur personne un peu de la phosphorescence lunaire.

„Pourquoi Gamba fait-il sonner le rassemblement à cette heure-ci?“ murmura Ludo.

Navoni ne répondit pas.

„Voyons...“ fit Ludo dont la voix s'altérait, „qu'est-ce que tu crois que c'est?“

Navoni le regarda.

Ils se comprirent.

„Si c'est cela“ fit Ludo, „c'est absurde, c'est honteux... Pourquoi as-tu donné un ordre pareil?“

„Ce n'est pas moi qui l'ai donné,“ répliqua le Génois. „C'est l'ordre du major!“

„Eh bien! moi je l'empêcherai... je ne suis pas un boucher, moi! Je ne suis pas le boucher du major!“

Il fit tourner son cheval si violemment sur lui-même que la bête, surprise, se dressa et faillit se renverser en arrière.

Navoni lui saisit les rênes près du mors et la ramena.

„Lâche mes rênes!“ cria Ludo.

„Tu es fou!“ répliqua Navoni.... „A présent tu n'aurais même plus le temps d'arriver au camp.“

Il lâcha les rênes.... mais Ludo les laissa traîner sur le cou de sa bête. Navoni avait raison. Il était trop tard. Une force qui ne dépendait plus d'eux menait les choses, là-bas... Sous l'impression aiguë de cette fatalité, la colère de Ludo se changea en une émotion douloureuse.

„Descendons...“ murmura Navoni.

Ludo obéit... Ils attachèrent leurs chevaux à un tronc de cèdre desséché qui jaillissait d'une roche comme le poing crispé d'un géant. Une impérieuse curiosité les fit monter sur la corniche du chemin, s'aidant des mains et des pieds, pour mieux voir... D'instinct, ils se serrèrent l'un contre l'autre, comme deux complices que l'épouvante gagne. Ils virent le rassemblement s'opérer du côté du champ d'exercice: un groupe sombre, dont on n'apercevait que l'extrémité droite, émergea de l'ombre des rochers. Le tambour battit: son roulement parvint à leurs oreilles comme un tapotement de doigts sur une vitre.

„J'en suis sûr...“ murmura Ludo „... C'est elle.“

Navoni prit la main de son camarade et la serra:

„Pense à ce que nous avons souffert... Pense à Amba-Alaghi... à ceux que tu as vus là-bas, les pieds et les mains coupés... Nous faisons la guerre dans un pays de sauvages. Et puis, peut-être, ce n'est pas elle.“

„Si, c'est elle, j'en suis sûr“, dit Ludo.

Aucun bruit depuis quelques minutes, ne troubla plus le vaste silence blanc. Ludo et Navoni eurent les mêmes pensées, comme s'ils se les fussent communiquées par le toucher de leurs doigts... Ainsi qu'en un rêve, ils revirent l'étrange compagne, à l'âme élémentaire et mystérieuse, aux yeux d'émail violet, qui, tous les deux, les avait enlacés de ses maigres bras, et sur la jeune poitrine de laquelle tous deux avaient dormi tour à tour... Ils l'imaginaient là, dans ce noir où rien ne se distinguait, collée au talus des batteries, et le peloton de fantassins italiens visant le ventre, la tête, les yeux... Et le pagne, trouvé, sanglant....

„Il le fallait, Giuseppe“, dit Navoni. „Sûr, c'était une espionne.“

Ludo répliqua: „Ecoute!“

Le tapotement léger du tambour se fit encore entendre; à plat ventre sur une saillie de rochers qui formait comme une proue de vaisseau, Ludo et Navoni regardaient, écoutaient, retenant leur souffle... Encore un silence... Le camp semblait mort, rien n'y remuait plus. Navoni revit la case du juif, à Gallaba, quand la petite

ôtait son pagne. Les oreilles hallucinées de Ludo perçurent les derniers mots qu'elle avait dits pour lui :

„A rividerci,“ tenente Giuseppe!

Navoni se souleva sur son coude.

„C'est fini, sans doute... On n'entend rien.“

„Oui,“ dit Ludo.

Tous deux se levèrent; debout sur la plateforme des rochers, ils fixèrent encore les yeux sur le camp.

Et voici qu'ils entendirent là-bas, comme la détonation légère de cinq ou six pois fulminants... Une rumeur suivit, faite de voix humaines.

Pâles, les deux amis se regardèrent. Ils étaient courbatus et endoloris, mais quelque chose, cependant, les délivra. Il leur sembla soudain qu'ils venaient d'échapper à un grand péril commun. Ils chancelèrent dans les bras l'un de l'autre.

„Ah!“ murmura Navoni, „j'espère que les balles l'ont frappée aux yeux, la sorcière, et qu'elles y ont tué le sort qu'elle nous jetait.

Ludo ne répondit pas. Tous deux rejoignirent leurs montures et se remirent en selle. Les bêtes, sentant proche l'écurie, tiraient à la main, voulaient trotter.

Mais ils les retenaient; ils allaient au pas. Ils auraient voulu rebrousser chemin vers le Sud et jamais, plus jamais rentrer au camp!

AMITIÉ

I. Samuel 18: 1. 3.

L'âme de Jonathan fut attachée à l'âme de David.

Il faut toujours s'émerveiller devant les miracles de la vie. L'amitié est un miracle. Ce qu'on en connaît généralement n'est que parodie, l'esprit s'étant enfui de la vie comme l'eau, de citernes crevassées. L'amitié est alors phrases, grimaces, communion dans les libations et le dénigrement.

L'amitié sollicite les âmes solitaires et sauvages dans un tourment qu'elles ne comprennent pas toujours. L'homme n'est pas fait pour s'enfoncer dans un trou. L'âme a besoin de se dilater dans la confiance et le respect d'autres âmes compréhensives et accueillantes. L'amitié est l'hospitalité qu'offre un coeur à un autre coeur, à charge de revanche. La vie se procure ainsi des reposoirs. Elle a besoin de haltes, d'imprégnations nouvelles au sein de joies vraies. L'amitié est à ce titre providentielle.

Elle s'insère, exigeante, parmi des disciplines qui assagissent et assouplissent la personnalité; elle la fortifie en lui imposant la nécessité du don. L'amitié a sa loi dans le don, ainsi que son privilège supérieur. „Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis“, ni non plus de plus haute grandeur. Elle est une des pures gloires permises à l'homme, car elle le rapproche de Dieu. Et personne n'en est exclu, ni le plus petit, ni le plus humble.

R. Farelli.